

CLAMEURS

BANDES DESSINÉES

N° 13
Suisse 3,50 F

7F

SPÉCIAL
196
PAGES

M. Agapit

COMPLEXES

COMICS



POCKET

CAPTAIN AMERICA

UNE SÉRIE D'ALBUMS EN COULEURS
EN VENTE PARTOUT.



SI VOUS VOULEZ SAVOIR
COMMENT ON PEUT
COMBATTRE POUR LA
LIBERTÉ ET LA JUSTICE
EN LAISSANT TRIOMPHER
L'ORDRE ET LE BON DROIT
N'HÉSITEZ PAS À SUIVRE
MES AVENTURES.



MARC AGAPIT

COMPLEXES

Ce récit est une vivante
adaptation en bandes dessinées
DU ROMAN DE
MARC AGAPIT
*PARU AUX ÉDITIONS FLEUVE NOIR
DANS LA COLLECTION « ANGOISSE »*

« Je me suis senti remonter comme du fond d'un gouffre à toute vitesse. C'était agréable et douloureux à la fois : l'impression de sortir du néant, de la nuit, de renaître ».

Je suis en train de ressusciter !

« Puis, j'ai flotté. J'ai respiré très fort ».

L'air a une drôle d'odeur, une odeur d'iode... non, d'éther.



« Alors, j'ai ouvert les yeux. Il n'y avait pas d'eau, pas d'océan. J'étais couché, emmailloté, au fond d'une barque. Puis, soudain, j'ai réalisé que moi aussi j'étais allongé, non pas dans une barque, mais sur un lit ».

Il revient
à lui...



Maman !

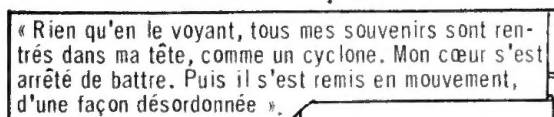


Où c'est, ici ?

• C'est une clinique. Ne
t'agite pas, mon chéri. Tu
as été malade. Maintenant,
tu es rétabli.

Malade ?





« Je regardais les mains de l'homme avec horreur, ces mains qui avaient voulu m'étrangler ».

C'est ton père, chéri...

Ce n'est pas vrai !

Assassin ! Assassin ! Ne me touchez pas !

« L'infirmier a pris "l'assassin" par le bras et l'a emmené hors de la salle. Puis il est revenu ».

Maintenant, il faut le laisser se reposer, madame.

Tu reviendras, maman ?

Mais oui, bien sûr, mon chéri. Demain et tous les jours.

« Puis maman est partie ».

Tu as faim ?

Faim, non.

Pas étonnant ; On t'a nourri artificiellement avec une sonde.





« Puis l'infirmier s'est approché. Je n'osais pas le regarder : j'avais honte d'avoir eu peur ».

Ça va mieux ?

Oui. Pouvez-vous me prêter un miroir ?



« J'ai regardé mon cou, pour voir s'il y avait des traces de doigts : les doigts qui avaient voulu m'étrangler ».

Il n'y a pas de traces... Pourtant, le cou me fait mal.



Si vous êtes bien sage, vous pourrez bientôt revenir à votre maison.

Jamais, vous entendez, jamais je ne reviendrai chez cet homme qui n'est pas mon père, chez l'étrangleur ! Jamais !





« Sous la caresse autoritaire, j'ai senti que je m'assoupissais, et brusquement, j'ai sombré dans l'oubli ».

Si vous ne restez pas tranquille, on vous fera une nouvelle piqûre. Vous aimez ça ?

Oh, non ! Pas du tout !

A midi, l'infirmier m'a réveillé ».

Le petit garçon qui était là a été emmené pour être opéré. On le portera ensuite dans une autre chambre.



« Le mot "opéré" a déclenché dans ma tête le souvenir d'une "autre" opération dont j'avais été le témoin... Cette chose abominable, horrible ».

Cet affreux souvenir qui semble flotter devant moi...



« Puis le docteur est venu ».

Voyons, mon petit ami, maintenant que vous avez repris des forces, racontez-moi exactement ce qui vous est arrivé. Mais avec calme, hein ? D'homme à homme, là.

Il me plaît, ce docteur. Mais ça me gêne, pour raconter tout ça. Et puis ça me fait souffrir de me rappeler, d'en parler.



Comment vous appelez-vous ?

Yves Gent.

Gent, c'est votre nom de famille ?

Oui.



« J'ai pensé qu'il devait savoir ça et ça m'a étonné qu'il me le demande ».

Très bien.
Quel âge ?

Douze ans
et demi.

Votre père
s'appelle com-
ment ?

Eh bien, Gent
comme moi : mon-
sieur Gent.



« Puis j'ai compris où il voulait en venir ».

Et le monsieur qui était là ce matin
et que vous avez appelé assassin, sa-
vez-vous son nom ?



Comment se fait-il que
votre maman, ce matin, vous
ait dit que cet homme était
votre père ? J'étais là, je
l'ai entendu.

Ho ! ...

Il s'appelle Urbain Bour-
niche. C'est l'assassin dont
les journaux ont parlé, et qui
a été arrêté.

Comment se fait-il, si on l'a
arrêté, qu'il soit présentement
en liberté ?

Ce qu'il me demande, c'est
trop compliqué à dire comme ça,
d'un seul coup.



« Cette question me torture. J'aurais trop à dire ».
Votre VRAI PÈRE. Votre vrai
père, vous vous le rappelez ?

Naturellement, je me le rappelle.
Il était beau, le visage long, ovale :
avec une fine moustache mince et
de grands yeux noirs.



Il "était", dites-vous ?
Il est donc mort ? Ou bien...



« Ce "ou bien" traduit bien la "chose", cette
chose épouvantable qui me rendra fou ».

« J'ai tout revu avec une précision aiguë, comme
si cette horreur vivante se déroulait de nouveau
devant moi. Cette vision m'a rempli d'angoisse ».



Oooh !

« Puis je ne sais plus. Le docteur m'a piqué, je crois, et je me suis endormi. Vers six heures, une infirmière m'a réveillé et m'a apporté du café. Mais il était mauvais. J'ai voulu punir l'infirmière en exagérant mon rôle d'enfant gâté, insolent ».



Excusez-moi, je n'ai pas voulu...
Je voulais dire que vous n'étiez
pas jolie comme ma maman.

Vous l'aimez, votre maman ?
Et votre papa ?



« Cette question m'a bouleversé. Tous mes problèmes ont fondu sur moi comme un vol de vautours... »



« Un peu plus tard, le docteur est venu. Il a examiné mon pouls ».

Alors, c'est pour ce matin, la grande... explication ? Vous finirez bien par me raconter votre histoire, non ?

Maman ne vient pas me voir, ce matin ?



Votre mère est en bas. Elle attend votre confession. Elle ne montera pas tant que vous ne m'aurez pas dit...

C'est un chantage. Il faut que je parle.

« Alors, j'ai fait un grand effort, et j'ai commencé mon récit, à voix basse, sans regarder le docteur ».

« C'était le premier jour des grandes vacances. J'avais dérobé un journal à mes parents. Je lisais la page des crimes ».

Urbain Bourniche ! C'est un gangster qui a tué des tas de personnes et pillé des banques ! C'est passionnant.

« Tout à coup, la sonnerie du téléphone retentit dans le salon ».

Allô ?... oui, c'est moi, madame Gent. Qui est à l'appareil ? Quoi ?... Oh, mon Dieu ! C'est grave ?

Qu'est-ce qui a bien pu arriver ?



« Maman m'annonça que papa avait été renversé par une voiture qui lui était passée sur le ventre. Une ambulance l'avait emmené d'urgence à l'hôpital ».

On va lui faire une opération ?

Une opération ?... Ah oui ! Une opération ! Ah oui, une opération !



« Ma mère donna des explications à notre bonne, Brigitte. Puis nous prîmes un taxi. Mon cœur était gros, car j'aimais beaucoup mon papa ».

Il faut que j'aie du courage pour tous les deux, pour maman et pour moi.



« A l'hôpital, on nous empêcha de pénétrer dans la salle d'opération ».

Vous croyez qu'il en réchappera ?

C'est une expérience qu'on n'avait jamais tentée jusqu'ici. Pourtant, il faut avoir de l'espoir.

Mais c'est une chose inconcevable, impossible.

Mais non, mais non, les progrès de la science, madame...



« Profitant de ce que maman était occupée à questionner quelqu'un, je m'approchai de la porte qu'on venait de laisser entrouverte ».

Là, c'est mon papa. L'autre
c'est Urbain Bourniche,
l'ASSASSIN !



« Effaré, je revins auprès de maman et lui racontai ce que j'avais vu ».

Ça ne réussira pas, non !
Je souhaite que ça ne réussisse pas ! C'est trop horrible !

Qu'est-ce qu'on veut lui faire ? Pourquoi a-t-on mis l'assassin à côté de lui ?



Il est encore en vie ?
Il n'est pas... ?

Du courage, madame. Je crois que tout se passera bien.



« Nous restâmes là des heures ».

Qu'est-ce qu'on lui fait, maman ? Pourquoi tu ne veux pas me le dire ?

Tais-toi. Plus tard, mon chéri, plus tard, je te le dirai.



« Après une attente interminable... »





« Cette tête, cette tête abominable, c'était celle d'Urbain Bourniche, de l'assassin. »



« De retour à la maison, maman me dit tout. Cette révélation me rendit malade. Maman s'affairait à mon chevet, oubliant ma douleur. Mais quand elle essayait de me distraire, nos regards se parlaient. »

« Enfin, on nous apprend que le "malade" était rétabli et désirait nous voir. Mais ce n'étaient pas le corps ni le visage de papa qui, à l'hôpital, se présenteraient à nos yeux ».

Le corps de mon papa repose là-bas sous la terre, au cimetière. Son VRAI "Lui" vit désormais dans le corps de celui que nous allons voir.

Allons !

« A l'hôpital, le chirurgien vint bientôt nous rejoindre ».

Succès sur toute la ligne !

Vous appelez ça un succès ?

Je comprends vos sentiments, madame. Pourtant, malgré tout, j'estime que vous devriez vous réjouir. Le corps est un support, une simple apparence, tandis que l'âme, le cerveau, c'est ça qui compte. Nous lui avons fourni un corps. Une loi récente nous permettait de le faire, du moment qu'il s'agissait d'un condamné à mort qu'on devait exécuter le jour même.

« Le condamné pouvait refuser. Mais il a eu un bon mouvement. Il a racheté tous ses crimes ».

Une partie de moi-même, ma guenille, n'ira pas pourrir dans la tombe.

En fin de compte, votre mari reste vivant, et vous, madame, vous avez rendu un fameux service aux chercheurs.

Mais, cet homme, cet assassin, c'est lui en définitive qui reste vivant, puisque son corps est vivant.

Non, non. Ce qui était VRAIMENT vivant chez cet individu, je veux dire sa conscience, sa personnalité, tout cela est mort.



« Après l'opération, M. Gent avait dormi quatre jours. Il reprit conscience devant les chirurgiens et les savants étrangers ».







Le docteur a ouvert... ALORS NOUS AVONS VU L'ASSASSIN ».

Geneviève !

Yves !

Sa voix est rocailleuse
comme l'enfer ! ...



Attendez, je ne
peux pas...

Allons, un peu de courage, et surtout,
pas d'exclamations inutiles. Vous vous
habituez. On s'habitue à tout.



« Le monstre s'est arrêté, interdit ».

C'est vrai. J'avais oublié. Je vous fais peur ? Pourtant, vous devriez être heureux de me savoir en vie, pas vrai ? Vous n'allez pas partir comme ça, voyons ?



« Maman prit son courage à deux mains ».

C'est toi, François ?
C'est bien toi ?

Mais oui, mais oui, voyons, Geneviève. Peux-tu en douter ?



« Ma mère avait préparé un test ».

Répète-moi ce que je t'ai répondu quand tu m'as demandée en mariage. Si c'est toi, tu ne peux pas l'avoir oublié.

Je m'en souviens très bien, Geneviève. Tu m'as répondu : « La reine d'Angleterre est moins heureuse que moi ». Tu vois ? Tu avais des remarques drôles quand tu étais jeune fille. Le mariage, malheureusement, t'a fait perdre cette fleur de drôlerie qui t'allait si bien.



C'est bien toi. Je reconnais même tes façons de parler, tes tournures, ton style.

Et je n'ai rien oublié, tu sais ? Toute ma science de médecin, toutes mes facultés intellectuelles sont restées là, avivées, peut-être.



Et ton cœur ?

Mon cœur ? Il est encore plus solide que l'autre. J'ai gagné au change.





« Maman s'est débattue ».



« Mais au bout d'un moment, elle n'a plus bougé ».



« Ensuite, ils sont restés longtemps immobiles, tandis que l'assassin me regardait ».



« Enfin, ils se sont détachés ».

Mon petit Yves...



« Je me suis enfui en courant. Je me sentais seul sur la terre. Je voulais fuir, disparaître, n'importe où, pour ne plus voir le monstre. Je voulais mourir dans un trou, tout seul, comme un chien malade ».

Au secours ! L'assassin !
L'assassin ! Maman ! L'as-
sassin ! Maman !...

« Dans l'escalier, j'ai trébuché ».

Oh... !

« J'ai perdu connaissance ».

« Je suis revenu à moi, à la maison. Immédiatement, la mémoire m'est revenue ».

« Et puis, j'ai vu maman ».

Tu t'es fait une grosse bosse en tombant, mon chou. Le docteur a dit que ce ne serait rien. Tu aurais pu te fracturer le crâne.

« Je n'ai pas écouté ce qu'elle disait ».

Où est-"il" ?

Il est là, mon chéri ;
il est revenu à la maison
avec nous. Ne t'agite pas
comme ça.



« Brigitte est venue me servir à déjeuner. J'aime bien Brigitte. Elle est devenue vieille et sourde. Mais elle a un cœur d'or ».













« On croit ordinairement, -dit Gent-, que toute la vie intellectuelle et la mémoire en particulier, résident uniquement dans le cerveau. Ce n'est pas vrai. Le corps tout entier y a sa part. Toute notre vie passée est ensevelie et pour ainsi dire imprimée, non seulement dans nos circonvolutions cérébrales, mais également dans toutes nos fibres nerveuses, dans nos os, et dans toutes nos cellules profondes... Et c'est ainsi que, dans les jours qui ont suivi, tout le passé du bandit dont j'ai revêtu le corps, s'est installé tranquillement dans mon crâne, par droit de conquête. Et c'est ainsi que mon cerveau "avalé" par mon corps, est devenu le nouveau cerveau du bandit ».

Mais mon ancien "moi" n'a pas disparu pour autant. Toute la science de François Gent, tous ses souvenirs, cohabitent avec la personnalité d'Urbain Bourniche. Mais c'est le bandit qui domine en moi. Un bandit plus intelligent et qui a à sa disposition, pour ainsi dire, DEUX cerveaux. Un bandit qui jouit du respect et de l'admiration de ses semblables, sans parler d'un métier lucratif, d'une épouse aimante et d'une belle fortune personnelle.



« C'était un peu l'histoire du Dr Je-
kyl et de Mr Hyde ! »

Je ne suis plus obligé de voler, de tuer pour gagner ma croûte... Mais je pourrais devenir méchant si quelqu'un me mettait en travers de ma route. Ainsi, si tu dis un seul mot de ceci à ta mère, je vous tuerai tous les deux, et de telle sorte que personne ne pourra deviner qu'il s'agit d'un crime.



Et enfin, en cas d'urgence, si la bête en moi gronde trop fort... qui sait ? ... je peux très bien t'étrangler avec les fortes mains que voici. En ce moment-ci, je les sens, si je les laissais faire, qui seraient heureuses de se nouer autour de ta gorge, et de serrer, serrer avec extase, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ainsi, réponds : Ami ? Ennemi ? Je défais ton bâillon. Prends garde.





« Puis l'horreur envahit mon cerveau ; j'ai perdu toute notion du réel. J'ai sombré dans l'inconscience. »

« Quand j'ai repris connaissance, mes poignets n'étaient plus prisonniers ».

Ah ! Tu te réveilles ? Je crois que tu es calme. Tu as dormi longtemps, tu sais ? Il est sept heures du soir. Papa m'a annoncé que vous étiez une bonne paire d'amis. C'est vrai ?

Oui...



Je suis bien contente, tu sais ?

Oui.

Elle est contente parce qu'elle l'aime et que mon aversion pour lui gâchait son plaisir. Elle est passée dans le camp adverse. Je suis seul au monde.





« J'ai fumé jusqu'à en avoir la langue pâteuse. Alors, je me suis recouché. Une angoisse m'étreignait le cœur ».

Je sens une menace qui me guette dans les ténèbres. Je ne puis pas rester comme ça, couché sans défense.

Je dois veiller, être sur mes gardes. Et d'abord, fermons la porte.



« J'ai trouvé un morceau de bois mince qui m'a servi de cale ».

A moins de faire de grands efforts et beaucoup de bruit, personne ne pourra ouvrir ma porte pendant mon sommeil.



« Au milieu de la nuit, je me suis éveillé sans savoir pourquoi. Puis, j'ai entendu un bruit de pas feutrés ».

Est-ce "lui" qui essaie d'ouvrir ma chambre pour m'étrangler ? Je suis bien seul, et la porte ne bouge pas.



L'assassin ! Il tourne en rond sans arrêt... Qu'est-ce que cela signifie ?

« Soudain, la porte de maman s'est ouverte ».

On dirait une statue qui marche, aveugle et sourde.



François, que fais-tu là ?

« Monsieur Gent perdit l'équilibre ».





Comment devenir **PUISSANT et MUSCLÉ** pour profiter intensément de la Vie !

Toujours en forme



Mettez-vous, là maintenant, devant une glace et **IMAGINEZ-VOUS** avec 5 centimètres de muscles d'acier en surplus à chacun de vos biceps ; vos épaules puissantes et élargies de 12 centimètres ; votre poitrine ample et bombée où vous sentez vos poumons se dilater d'aise à l'intérieur ; votre taille affinée en "V" ; vos cuisses solides et bien campées. En un mot : musclé comme le "gars" de la photo ci-contre.

EST-CE QUE VOTRE VIE NE VA PAS CHANGER ?

Finis les moqueries et les regards railleurs, vous serez respecté, on enviera votre force, votre virilité, votre prestance. Ce qui vous donnera une assurance nouvelle, exempte de toute timidité paralysante... professionnellement, c'est souvent toute la différence entre l'échec et la réussite.

Et de plus, quel prestige près des copains d'être le plus fort.

Ces muscles, ce corps chargé d'énergie, ce bien-être et cette joie de vivre qui en découlent seront à vous rapidement et facilement, en suivant chez vous, à l'insu de tous, notre méthode de développement musculaire accéléré "Sculpture Humaine". Dès les premiers jours, vous sentirez une ardeur, un dynamisme nouveaux vous envahir. Dans trois mois, votre transformation sera complète.

VOULEZ-VOUS EN SAVOIR D'AVANTAGE ? Utilisez le **BON** ci-dessous et vous recevrez, gratuitement, notre brochure explicative avec toutes les preuves.

Bon pour une brochure

"COMMENT SE BATIR UN CORPS MUSCLÉ ET VIGOREUX"

Nom :

Adresse :

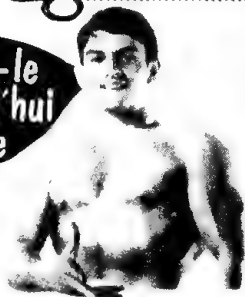
Envoyez ce **BON** à **SCULPTURE HUMAINE**, service W 27
10, Boulevard Princesse Charlotte, MONTE-CARLO, B.C. 171.

Joignez seulement 2 timbres dans votre enveloppe pour participer aux frais d'envoi de cette magnifique brochure illustrée.

Imprimeur : r des Acacias 24, 1950 Kraainem.

Distributeur : Petit Schönenberg 54, Case Postale 424 CH 1701 Fribourg

Postez-le
aujourd'hui
même



« Là-dessus, il a voulu embrasser maman ».



« J'ai fumé à en avoir la nausée. Puis je me suis recouché. Mais au bout d'une heure ou deux, j'ai entendu à nouveau un bruit. Je me suis levé d'un bond ».

« Nous sommes rentrés chacun dans notre chambre ».

J'ai peur ! Dans son sommeil, ce monstre n'est plus qu'une brute privée de raison, assoiffée de sang.



Il faut profiter de l'occasion pour avertir la police qu'un grave danger nous menace, maman et moi. On le prendra sur le fait, on le mettra en prison ou dans un cabanon comme un fou dangereux.

« Je me suis armé de courage ».

On dirait que son regard
est tourné vers moi.



Je ne dois pas le regarder,
sinon mon courage va s'évanouir.



« Dans le salon, j'ai consulté l'annuaire et trouvé le
numéro du commissariat. Mon cœur faisait des bonds
dans ma poitrine ».

Je m'appelle Yves Gent, le fils du docteur
dont on a greffé la cervelle dans un corps
d'assassin. Venez vite à notre secours. Il
veut nous tuer. Il marche dans son som-
meil. Au secours ! Vite ! Vite !





... je vais mourir !



« Puis, plus rien. Le néant. Le noir ».

Aa... aa...



« J'avais revécu ce drame avec une telle intensité que j'ai été étonné de me retrouver sur mon lit de clinique. J'étais fatigué par mon effort ».





« Mes réflexions sont empreintes de confusion ».

Le docteur ne croit-il pas ce que je lui ai dit ? Qu'est-ce qu'il va dire à maman ? Pourquoi n'ai-je pu fumer cette cigarette ? Ce n'est pourtant pas la première fois que...

J'ai de la fièvre ?

Non. Tout va bien.

« Les minutes, des heures, me semble-t-il, s'écoulent ».

On va me laisser seul, comme ça tout seul. Au secours ! J'ai peur, je veux voir maman !

Maman ! Maman ! Maman !

Je suis là, mon chéri. Ne crie pas si fort, voyons !

Le docteur t'avait consignée en bas. C'est un méchant !

C'est pour ton bien, mon chéri.

« Je me calmaï ».

Le docteur m'a rapporté tout ce que tu lui as dit. Naturellement, tu te rends compte que tout ça, TU L'AS RÊVÉ, n'est-ce pas ?

Ce n'est pas vrai !
Je ne l'ai pas rêvé. C'est réellement arrivé. Tu le sais aussi bien que moi.

Mon pauvre petit !

Je la déteste parce qu'elle prétend que j'ai rêvé alors qu'elle a vécu comme moi, en même temps que moi, ces événements atroces. Pourquoi ment-elle ?

Ecoute-moi, mon petit Yves. Tu as toujours été un enfant nerveux. Tout petit déjà, tu avais des convulsions fréquentes. Plus tard, ce furent des crises de nerfs à la moindre contrariété, des hallucinations, des insomnies tenaces. Ton papa, qui est médecin neurologue comme tu le sais, a étudié ton cas. Il t'a soigné avec tendresse.

C'est bien vrai, n'est-ce pas ? Ce ne sont pas des mensonges que j'invente. Ta mère t'aime, tu en es persuadé ? Dis-moi si ce que je t'ai dit est vrai. Nous en tirerons ensuite les conséquences. Parle, mon chéri.

Je ne sais pas. Je ne me rappelle pas.

Tu y mets de la mauvaise volonté. Ma parole, on dirait que tu le fais exprès pour ne pas guérir.

Tu es sincère ?
Là, vraiment ?

Mais maman, je t'assure que je suis sincère. Je ne me rappelle rien de ce que tu as dit.

« J'ai fait oui de la tête ».

Comment, tu ne te rappelles pas ? C'est tout récent, cette nuit où tu es tombé de ton lit en plein cauchemar. J'ai bavardé avec toi jusqu'à l'aube pour te reconforter. Tu te rappelles ?

Non, maman. Je ne me souviens pas.

Mais c'est épouvantable ! Voyons, mon petit, qu'est-ce que tu te rappelles de ta vie avant cette histoire que tu as racontée au docteur ? Il s'agissait, je crois, d'un accident après lequel on greffa, soi-disant, la cervelle de ton père dans le corps d'un assassin. Eh bien, dis-moi ce que tu te rappelles de ce qui est arrivé AVANT ça, je veux dire avant cet accident supposé ?

Rien. J'ai tout oublié.

« Soudain... »

Ah si ! Je me rappelle que mon VRAI père me faisait sauter sur ses genoux. Et un jour, j'avais renversé mon bol de porcelaine. Le lait chaud me brûlait.



« Je suis resté seul assez longtemps. Je commençais à m'énervier quand le docteur a ouvert la porte ».

Eh bien, mon gaillard, mes félicitations ! Vous avez mis votre maman "knock out". Mais moi, vous ne me désarçonnerez pas si facilement. Voyons... Nous allons parler sciences, tous les deux, toi et moi. Entre savants, on s'entend toujours.

Tantôt il me dit "tu", tantôt "vous". Ça m'agace !

Voyons, je suis directeur de cette clinique, et docteur spécialisé dans les maladies mentales. Tu me crois, n'est-ce pas ? Tu veux que je te montre mes diplômes ?

Non, monsieur, ce n'est pas la peine. Je vous crois.

Bien. Donc, tu ne doutes pas de mon savoir ? D'autre part, tu ne crois pas que je veuille te tromper ?

Non, monsieur.

Eh bien, sais-tu ce que c'est qu'une greffe ?

Oui. C'est quand on prélève un tissu ou un organe d'un homme pour le faire vivre dans le corps d'un autre homme.

Exactement. Seulement, c'est absolument impossible. Ça peut prendre pour les plantes, mais pas pour les hommes. C'est comme ça.



« Le docteur m'expliqua qu'un corps qui ne veut pas souffrir qu'aucun élément étranger vienne le souiller, fabriquera des anticorps ; des espèces de gendarmes qui partent en guerre contre le greffon, et le rejettent ».

Venons-en maintenant au cerveau. Sais-tu combien de temps peut vivre un cerveau qui cesse d'être irrigué par le sang ?

Non, monsieur.



Cinq à six minutes, pas davantage. Après, c'est l'asphyxie, la mort. Et sais-tu combien de temps il faudrait pour greffer le cerveau d'un homme dans le crâne d'un autre ? Il faudrait une journée, peut-être. En l'état actuel de la science, cette opération est absolument impossible. Tu me crois ?

Oui, monsieur.





« D'après le docteur, la réalité s'était mêlée au rêve d'une façon bien malencontreuse pour mon intégrité mentale... Ce jour-là, suivant mon habitude, je m'étais assoupi ».



« Or ce jour-là, par une coïncidence funeste, mon rêve s'achevait par la scène où après avoir téléphoné à la police, mon père enroulait ses doigts autour de ma gorge ».

Aa... aa... aa...



Sans cette circonstance, ton rêve serait resté inoffensif. Or, tu as crié, tu t'es endormi pendant quarante-huit heures. Et quand tu t'es réveillé, tu avais perdu la mémoire des faits antérieurs. Tu t'es pour ainsi dire, hypnotisé toi-même. Il faut te déshypnotiser.



Et comment faire ?



Eh bien, il faut laisser passer le temps, ne pas t'énervier, revenir à la maison avec tes parents, ne pas croire que ton père est un assassin et lutter contre ton rêve. La mémoire te reviendra peu à peu. Et tout rentrera dans l'ordre. Tu me crois ?

Oui, monsieur.





« Maman n'est pas revenue. Toute la journée, j'ai feuilleté les revues et fureté dans les journaux ».



« Mon rêve me paraissait si réel, si net, que j'essayais de le chasser comme une méchante vision. Mais pas le moindre souvenir récent ne venait à sa place meubler mon cerveau ».



« L'infirmière me fit une piqûre calmante ».





« J'ai cédé au chantage du docteur ».

Eh bien, je ne vois pas d'inconvénient à ce que ce petit gars revienne à la vie normale. Vous allez vous habiller et puis, pfiut ! Je vous regretterai. Ce n'est pas tous les jours que j'abrite dans ma clinique des petits garçons qui croient aux transplantations du cerveau.



« J'ai décidé de ne plus faire d'histoires et de me laisser guider par les grandes personnes. Maman est venue, le docteur m'a examiné. Maman m'a demandé si je voulais rentrer à la maison. J'ai dit oui ».

Minute ! Il faut d'abord trancher la question de savoir si vous avez rêvé ou non, au sujet de cette greffe.

J'ai rêvé.

Vous en êtes vraiment convaincu ?

Oui, monsieur.







« Il m'a agrippé avec ses longs bras. L'horreur envahit mes os, glace mon sang ».



« Il me plaque sur la joue un baiser visqueux ».

C'est comme le contact d'une ventouse de pieuvre, assoiffée de sang frais.

« Enfin, l'ogre me lâche ».

Idiot, va !

Bravo ! Eh bien, rentrons à la maison, maintenant.

Attends un peu.
Tu ne m'as pas rendu mon baiser.

« On eut dit qu'il jouissait de la répulsion qu'il m'inspirait et se délectait de mon dégoût ».





« Soudain, il a tiré sur ses cheveux postiches ».



C'est le résultat de la trépanation que l'assassin a subie quand on lui a ouvert la boîte crânienne pour lui greffer dans la tête la cervelle de mon papa !







« Ses yeux ont lancé des éclairs qui m'ont brûlé jusqu'à l'âme ».

Si tu dis un mot de ceci à ta mère...



« Au moment du dîner, j'ai prétexté la fatigue. Ma-maman m'a porté à manger au lit. ».

Tu as pleuré ?
Tu as les yeux rouges.

Grand-mère n'est pas encore venue ? Je voudrais partir tout de suite.

Non, mon chéri. Elle viendra demain. Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a ?

« Je n'ai pas pu tenir ».

Il a enlevé sa perruque. Il m'a montré son crâne. J'ai vu les cicatrices. Tu m'as trompé. Le docteur aussi m'a trompé. Ce n'est pas mon père. C'est l'assassin. C'est lui... C'est lui ! ...

Il t'a montré... Tu dis qu'il t'a montré ?...



Maman, n'y va pas. Ne lui dis pas que je te l'ai dit. Il me tuera.



« Il y a eu dans le salon une discussion animée. Puis le ton est monté. Maman a crié. Le monstre a répliqué en hurlant ».



A l'asile, voilà où il faudra l'envoyer pour le restant de sa vie ! Oui, à l'asile des fous !

« Maman est revenue ».

Ecoute, chéri. Papa m'a dit que sa perruque est tombée par hasard. Tu me crois, n'est-ce pas ? Quant aux marques, elles datent de plusieurs années. Ton père a vraiment été trépané à cause d'une tumeur au cerveau. Tu crois ce que je te dis, n'est-ce pas ?

Non. C'est lui qui t'a conseillé de me dire ça. Tu es avec lui, contre moi. Il m'a déclaré lui-même qu'il était Bourniche, l'assassin. Il a dit qu'il m'étranglerait un jour !

« A ce moment, j'ai vu l'assassin ».

Voyons, mon petit, tu ne crois pas vraiment que ton père veut te tuer ?

Non, maman.

Voyons, ce n'est pas possible ! Il n'a pas pu te dire ça !

Si, il me l'a dit.
Il me l'a dit !

« J'ai répondu lâchement ».

Et au sujet de ce transfert de
cerveau, tu ne crois pas vraiment
cela non plus, n'est-ce pas,
mon chéri ?

Non, maman...



Eh bien, voilà cette question réglée. Toujours
tes nerfs, tes imaginations vagabondes. Mais
nous n'en sortirons jamais si tu ne fais pas un
effort pour guérir, mon petit. Tu ne veux pas
nous obliger à te mettre dans un asile, n'est-
ce pas ?... Allons, allons, je plaisante. Ne fais
pas cette tête-là !



Je vais te préparer un bol
de tilleul avec deux cachets
pour te faire dormir.

Non, je ne veux
pas dormir !

Ah ! Tu ne vas pas
recommencer ?



« J'ai bu pour ne pas la contrarier. La boisson avait un goût amer ».

Tu m'as empoisonné !
C'est amer !

Ce n'est pas vrai,
c'est du poison ; je
vais mourir !

Je n'avais plus de ca-
chets. J'ai fait fondre de
l'aspirine.



Ça ne peut plus durer comme ça !...
C'est impossible ! François ! Fran-
çois !

C'est le poison qui
fait son effet !



« Maman est revenue avec l'assassin ».

Non, non ! Je ne veux pas !
Au secours ! Au secours ! On
veut me tuer !









« C'était grand-mère ».

Toi ?... D'où sors-tu ?

J'ai reçu ta lettre. Je suis accourue. Brigitte m'a ouvert. Vous étiez si occupés que vous n'avez rien entendu. Ça m'a permis de voir ce que vous étiez en train de faire. Il y a un moment que je vous observe.



Vous me faites rire avec vos piqûres ! De mon temps, on s'en passait et on ne s'en portait pas plus mal. C'est vous qui le rendez malade avec vos remèdes !



Lève-toi !



« Elle m'a embrassé ».

Il a grandi. Il a maigri.
Et cette pauvre figure rava-
gée qu'il a ! Et il tremble !



« Grand-mère s'est tournée vers eux ».

Vous n'avez pas honte ? Demain, je l'em-
mènerai avec moi. Il aura des œufs de mes
poules et du lait de ma chèvre, et l'air de la
campagne. Vous allez voir comme je vais le
faire grossir, moi ! Il gagnera cinq kilos
en deux mois. Non, dix !



Dis donc, il paraît que tu as des
visions, toi ? Tu verras, à la cam-
pagne, tes visions s'envoleront,
comme ça : pfuit ! Paris ne vaut
rien aux enfants nerveux. Tu
veux bien venir avec moi,
n'est-ce pas ?

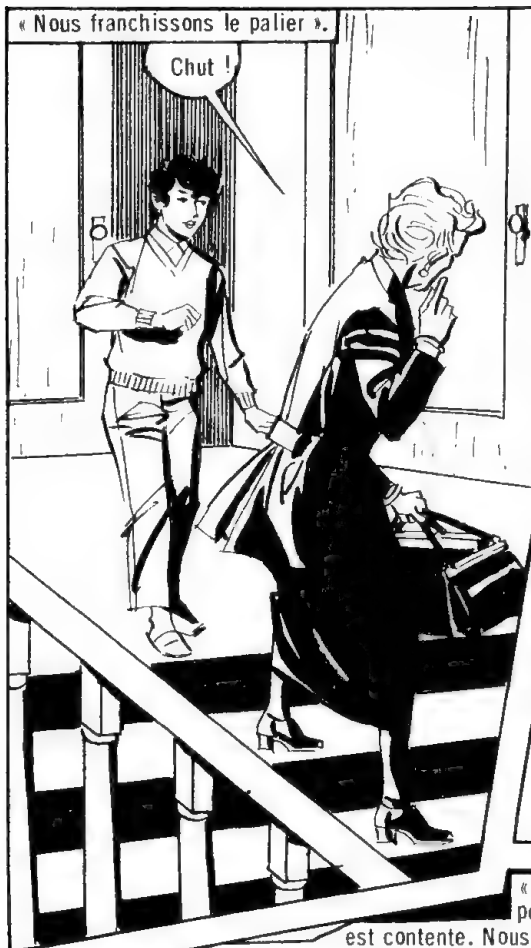
Oui, madame.











« Voici la gare. Nous montons dans le train ».

Tu me reconnais,
à présent ?

Oui, grand-
mère.

Ce n'est pas tout à fait
un mensonge. Peu à peu,
sa figure me devient plus
familière, avec une ex-
pression curieuse de
déjà vu.

« Le train démarre ».

Ne te penche
pas trop

Cet homme... Mon Dieu !
C'est... oui, c'est bien lui,
l'assassin ! ...

Grand-mère, c'est lui, il nous
a suivis, il était en retard. Il
est tombé sous les roues du
train. Je l'ai vu !

Tu es sûr que
c'était lui ?

Oui, oui, grand-mère,
j'en suis sûr ; je l'ai
bien reconnu.

« Nous nous sommes assis de nouveau ».

Nous l'avons échappé belle ! Il voulait t'empêcher de partir. Il a dû être furieux. Tu vois que nous avons bien fait de nous enfuir sans rien dire. Si le train l'a écrasé, je serai bien contente.

« La maison de grand-mère est ancienne, avec un immense jardin plein d'herbes et un carré de choux et de salades. Il y a un bassin sans eau et un pigeonnier sans pigeons. Partout des fleurs sauvages et des papillons. Il y a un puits, un étendoir à linge, un poulailler plein de poules rouges, une chèvre dans son enclos ».



« Grand-mère me permet de me rouler partout où ça me fait plaisir et de grimper aux arbres ».

Si tu te casses une jambe, tant pis pour toi. Je n'en ai pas de neuve à t'offrir. Si tu te noies, tant pis pour toi. Nous n'avons pas de pompiers ici pour sauver les gens.



« Je vais où je veux, je fais ce que je veux. Grand-mère ne me gronde jamais. Elle me donne à manger du lait, du beurre, du jambon, de l'ail, des radis, des fruits. Je bois de l'eau, du café, du vin à ma fantaisie. Le jour, je ne pense qu'à jouer ».

Amuse-toi, mon petit, c'est de ton âge.



« La nuit, je m'endors si-tôt couché et je dors à poings fermés. En huit jours, ma santé s'est rétablie ».

Il est trans-figuré.



« J'ai tout raconté à grand-mère : l'accident, la greffe, les menaces de l'assassin. Ce qui intrigue le plus grand-mère, c'est que j'aie perdu la mémoire. Elle égrène le chapelet de ses souvenirs ».



« Grand-mère a hoché la tête. Puis elle est sortie et elle est revenue bientôt ».

S'il vient ici, nous le recevrons !



« Aujourd'hui, le facteur nous a remis deux lettres. L'une est adressée à grand-mère, l'autre à moi ».

C'est maman. Elle dit que je dois écrire non seulement à elle, mais aussi à mon papa qui m'aime. Elle est très peinée que je fasse comme s'il n'existait pas. Elle ne me parle que de son mari.



« Grand-mère est arrivée ».

Il t'aime ? L'idiote ! ... Si ce train avait pu l'écraser ! Je ne comprends pas qu'on laisse vivre de pareils monstres !



« Maman, dans sa lettre à grand-mère, racontait l'accident ».

Un mois de clinique ! Pendant un mois, nous serons tranquilles. C'est toujours ça de pris.



« Aujourd'hui, grand-mère a parlé toute seule ».

Cet homme... ce monstre... Et elle, l'idiote qui ne voit rien ! Ça ne peut pas aller comme ça. Faut prévoir l'avenir. Pauvre petit ! Elle croit qu'il a des "nerfs"... Je vous demande un peu. Faut faire quelque chose. ... quelque chose...



« Puis, elle m'a dit que nous allions à Paris ».

Non.

Tu verras.

Nous rentrons à la maison ?

Où allons-nous ?



« Elle n'a rien voulu dire de plus. A Paris, nous sommes allés dans une maison. Là, grand-mère a parlé à un monsieur. Puis elle m'a prié de raconter à nouveau mon histoire ».

A quel lycée faisais-tu tes études ?

Je ne sais pas.

Tu te rappelles tes professeurs, tes camarades ?

Non.



« Il m'a demandé si je me rappelais ceci ou cela, un tas d'autres choses. J'ai toujours dit non. Alors, il a dit qu'il faudrait revenir ».

Non, nous ne reviendrons pas. Ce n'est pas pour l'enfant que je suis venue. C'est pour moi. Je désire que vous me donniez un conseil.

Je vous écoute.



« J'ai dû retourner dans la salle d'attente ».

Ainsi, vous
croyez que...

Certainement. C'est la
meilleure solution, et je
vous approuve.

C'est difficile,
songez...

Tant pis. Il faut tran-
cher dans le vif. Je suis
persuadé que ça donnera
de bons résultats.

Alors, soit. Je ferai
comme ça. C'était bien mon
intention, d'ailleurs, mais
j'ai préféré avoir l'avis
d'une sommité.



« Je l'ai câlinée, caressée pour connaître son secret, puis j'ai boudé. Mais grand-mère est restée inexorable. Enfin, nous sommes arrivés à la maison ».



« Ce n'est qu'après le repas qu'elle a commencé à parler ».



Ce que je vais te dire, mon enfant, on l'apprend le plus souvent à vingt ans, ou bien jamais. Et toujours, des révélations de ce genre produisent un choc préjudiciable à la santé morale du sujet. Quelquefois, au contraire, ces révélations peuvent produire une réaction salutaire. Nous espérons, le docteur et moi, que lorsque tu sauras tout, ta mémoire te reviendra.



« Un enfant croit généralement que sa mère a toujours été grande. C'est une erreur, dit grand-mère. - Ta maman, Geneviève, a été autrefois une enfant. Elle est née ici, je la vois encore petite fille, jolie comme un cœur. C'était une fillette sage. Mais elle était trop affectueuse, trop tendre dans un monde si dur ».



« De bonne heure, Geneviève se passionna pour un de ses petits camarades de jeu, un fils de paysan qui s'appelait Joseph. On les voyait partout ensemble. Les gens du village disaient qu'ils se marieraient plus tard ».



« Nous n'étions pas pauvres. Geneviève fut envoyée à Paris dans un pensionnat élégant. Elle en revint avec des manières de "demoiselle" et quelques diplômes en poche ».



« Ta mère ne cessait de penser à son amoureux, mais ton grand-père ne voulait pas pour elle d'un mari qui cultive la terre, bien qu'il n'y ait pas de sot métier sous le soleil. Joseph, voyant l'hostilité de ton grand-père se mit à étudier en cachette. Mais il ne passa jamais d'examen et son travail forcené ne lui servit pratiquement à rien ».

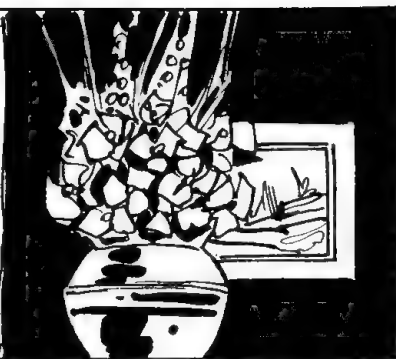


« Lorsque Geneviève eut dix-huit ans, Joseph vint demander sa main. Mais ton grand-père le mit presque brutalement à la porte. Ce fut le drame. Geneviève tomba malade, et je crus qu'elle ne se rétablirait jamais ».





Quand elle put se lever, je la menai à Paris chez un spécialiste des nerfs, un peu besogneux qui s'appelait M. François Gent...



« Ton grand-père commença à vendre les trois quarts de ses terres pour doter notre fille unique. A la longue, il réussit à vaincre ma résistance et celle de Geneviève, qui épousa Gent en pleurant. Et la veille du mariage... »

« M. Gent, à la longue, guérit Geneviève. Mais cela nécessita de nombreuses visites. Un jour... »

M. Gent est prêt à épouser Geneviève. Mais il exige une forte dot parce qu'il désire s'installer dans un quartier chic de la capitale.

Ce monsieur est un arriviste qui veut s'enrichir à nos dépens.



Ma vie est brisée !
Je serai éternellement
malheureuse !

Ta mère, vois-tu, mon cher petit, n'a jamais eu beaucoup de force personnelle. Elle s'est laissé imposer la volonté de son père comme plus tard elle se laissa imposer celle de son mari, puis celle de son amant. J'ai lâché le grand mot, qu'une grand-mère ne devrait jamais prononcer en parlant de sa fille à son petit-fils. Mais trêve d'hypocrisie, et regardons les choses en face.



« Donc, pour les noces, tout le village fut invité. Joseph ne fit aucun éclat. Il dissimula ses sentiments et resta correct ».



« Les nouveaux mariés s'installèrent à Paris. Deux ans passèrent. Joseph après son service militaire, abandonna la culture pour s'en aller vivre à Paris où il exerça le métier d'agent d'assurances ».

« J'étais étonnée que Geneviève n'eut pas d'enfant ».

Mon mari est incapable d'en avoir. Nous n'occupons pas la même chambre. J'ai tous les inconvénients du mariage sans en avoir les félicités.



« Et un beau jour... »

Geneviève m'écrit d'une ville du midi. Elle a abandonné son mari pour refaire sa vie avec Joseph. Ils se sont revus, à Paris, et elle n'a pas pu résister à sa passion refoulée. C'est très mal !





Enfant ! Le mariage est une chose sacrée, et ces fugues-là ont toujours des conséquences funestes. Mais remets-toi comme tu étais, ça me va mieux pour parler.

Au contraire, grand-mère, elle a bien fait, puisqu'elle l'aimait.

« Joseph et Geneviève restèrent ensemble trois ans. Elle était heureuse dans son misérable logis. Mais M. Gent ne voulait pas divorcer par peur du scandale ».

J'ai fait croire à ma riche clientèle que ma femme malade est en villégiature. Sinon, je perdrais des clients. Et puis ça ferait rire. Le respect partirait avec le rire, et la confiance avec le respect.



« Un jour, poursuivit grand-mère, ta maman m'écrivit pour m'annoncer qu'elle venait de mettre au monde un garçon, fils de Joseph, et qui fut baptisé Yves ».

Je le savais bien que
"l'autre" n'était pas mon
père !

Dis-moi comment
il était, mon père,
grand-mère. Décris-
le moi.

Eh bien, c'était un
homme grand, mince, au
visage ovale, très beau,
avec des yeux brillants...









« C'est comme ces frayeurs qu'il te faisait pour guérir ta peur... »

C'est de l' "homéopathie".

On devrait le mettre en prison pour ça.



« Grand-mère est allée fouiller dans un tiroir ».



En réalité, son but était de t'envoyer finir tes jours dans une maison de santé ou à l'hospice des fous.

Et pourquoi ?

Par vengeance. Simplement parce que tu es le fils de "l'autre". Et parce que tu lui ressembles. Il a certainement souffert, et ton visage lui rappelle sans cesse celui de l'autre...



« Elle a fait jouer un dé clic ».

C'est toi . Tu avais deux ans.

C'était quand mon papa me faisait sauter au plafond.



Grand-mère, tu veux me le donner le médaillon ? Je le porterai pendu à mon cou.

Non. Tu pourrais le perdre. Je le rendrai à ta mère si son mari meurt. Mais je te ferai voir chaque fois que tu en auras envie.



« Grand-mère a remis le médaillon dans le tiroir ».

Donc, tout est réglé. Tu sais qui est ton vrai père. Tu sais qu'il n'y a pas eu de greffe de cervelle et tu sais que tu as fait un mauvais rêve. Mais le reste...

Le reste ?

Ta vie, ces dernières années à la maison, au lycée, ton passé enfin, tu te le rappelles ?

Non, grand-mère.





Le docteur de Paris m'a assuré que dès que tu saurais la vérité, tu serais guéri, et que la mémoire te reviendrait tout d'un coup.

Je ne me rappelle rien, grand-mère.

Il faudra peut-être attendre un ou deux jours. Bon, n'en parlons plus.

« Un mois s'est écoulé. Août approche à sa fin. La mémoire ne m'est pas revenue. Grand-mère est décédée. Aujourd'hui, le facteur a apporté une lettre. C'était maman ».

François est rétabli. Il veut qu'Yves rentre tout de suite. Sinon, il menace de déposer une plainte en "kidnapping". Il est capable de le faire. D'ailleurs, il ne faut pas le contrarier pendant sa convalescence. Ramène donc l'enfant au plus vite. Geneviève.





« Je suis revenu du jardin. Grand-mère m'a montré une lettre qu'elle venait d'écrire à maman ».

J'ai reçu ta lettre. C'est entendu. Je vais vous ramener l'enfant. Je ne voudrais pas qu'on m'accuse de l'avoir volé. Mais nous ne pouvons pas rentrer tout de suite. J'ai acheté des chemises pour le petit et elles sont toutes sales. Il ne peut pas prendre le train sans chemise, n'est-ce pas ? Nous serons à Paris samedi matin.

Mais, grand-mère, je ne porte pas de chemise ! ...

Tu ne comprends pas que c'est un prétexte pour ne pas partir tout de suite ? J'ai besoin de trois jours pour faire une expérience que j'ai en vue.

Quelle expérience ?

Tu verras. Ne t'inquiète pas. Je dis dans ma lettre que nous arriverons samedi. En réalité, ce sera vendredi.

Pourquoi, grand-mère ?

De même que nous sommes partis sans rien dire, nous arriverons à l'improviste. J'ai mon plan. En fait, si nous rentrons maintenant avant la fin des vacances, c'est qu'il me tarde de savoir quelque chose.



« Grand-mère a raconté mon rêve rapidement ».

Pouvez-vous lui rendre la mémoire en "tuant le rêve" ?

Je ne sais pas. Je vais voir ce que je peux faire.



« L'homme m'a pris les mains. J'ai senti une douce chaleur naître au contact des siennes, et de là, parcourir mon corps comme des ondes douces tandis qu'il m'attirait ».



« Les yeux du rebouteux envahissaient le ciel et la terre. Ils m'enveloppaient. J'avais l'impression de plonger dans une eau profonde où je m'endormais lentement ».



« Puis je suis revenu à moi ».

Allons, réveille-toi.
Là, ça y est.



Vous croyez que la mémoire lui est revenue ?

Non, je ne crois pas. J'ai senti quelque chose de dur, un noyau, enfin une résistance invincible. Mon fluide est inopérant dans ce cas particulier. Ce rêve dont vous parliez doit être un bloc rigide qui accapare tout le cerveau. Celui qui le lui a introduit dans la tête est sûrement un sorcier de première force. Qui est-ce ?

Celui qui a fait ça est un monstre !



« Grand-mère m'a cité des faits dont j'ai été témoin au village l'année passée. Mais j'ai tout oublié ».

Alors, il n'y a rien à faire ?

Quand celui qui a fait ça mourra, alors, sûrement, l'esprit de ce garçon sera délivré. Pour l'instant, il le tient, et bien !

« Nous revînmes à la maison ».

Cet homme, le monstre, la mémoire... la mort. Nous verrons... nous verrons ! Ce serait trop facile. Ça ne se passera pas comme ça !

« Le lendemain, jeudi, grand-mère s'est enfermée dans sa chambre ».

Je veux préparer quelque chose avant notre retour à Paris.

« J'ai regardé par le trou de la serrure ».



Je n'ose pas demander à grand-mère ce qu'elle veut faire avec ce revolver. Elle me gronderait.



« Enfin, vendredi est arrivé. Grand-mère m'a réveillé de bonne heure. Nous sommes allés à la gare ».

Maman va être étonnée de nous voir arriver aujourd'hui, alors qu'elle nous attend pour demain.



« Pendant le voyage, elle n'a pas répondu à mes questions. »



« Nous sommes arrivés à Paris ».

Tu es sûr que ta mère va tous les jours vers dix heures au marché, accompagnée du petit garçon qui lui porte son sac à provisions ?

Mais, grand-mère, je ne sais pas.

« Grand-mère s'est mise à parler toute seule ».

Ah oui ! ... Toujours ta perte de mémoire ! C'est comme ta mère : quelle idée de faire son marché elle-même ! Autrefois, ils avaient trois ou quatre domestiques. Malgré ses prétentions, ton beau-père a perdu beaucoup de clients ; il n'inspire pas confiance.





« Nous voici dans notre rue. Grand-mère a dit au chauffeur de stopper ».

Mais, grand-mère, nous ne sommes pas encore arrivés ?

Ça ne fait rien ; descends.



« Vingt mètres avant la maison... »

Entrons là.

Nous n'allons pas à la maison ?

Pas tout de suite.





« Nous avons bu une limonade. Soudain... »



« Grand-mère a pris son ton sec, sans réplique. »

Veux-tu t'asseoir !
Voyez-moi ce garne-
ment !

Assieds-toi, te
dis-je. Ne te fais
pas voir.

Mais grand-mère...



« Arrivés devant la porte... »

Ton père doit être parti faire ses con-
sultations en ville à cette heure-ci. Donc,
la maison nous appartient. Il n'y a per-
sonne, sauf Brigitte qui est sour-
de. L'embêtement, c'est la
concierge.

Toi qui es petit, va voir
sans faire de bruit si la con-
cierge est dans sa loge, et
ce qu'elle fait.



« Je me suis avancé à pas de loup ».



« Nous habitons au premier. J'étais sur le point de sonner, étourdiment ».

J'ai toujours une clef, pour ne pas être dans la rue quand j'arrive à l'improviste. Surtout, pas de bruit.



« Nous sommes entrés. Grand-mère a refermé à clef. Tout de suite, elle est passée par la porte de communication dans l'autre pièce ».



« J'ai longé le couloir à pas de loup ».



« J'ai rendu compte de ma mission à grand-mère ».

Ecoute bien ce que je vais te dire, et tâche d'exécuter mes instructions à la lettre. C'est pour ton bien, mon petit. Et n'essaie pas de comprendre.



123

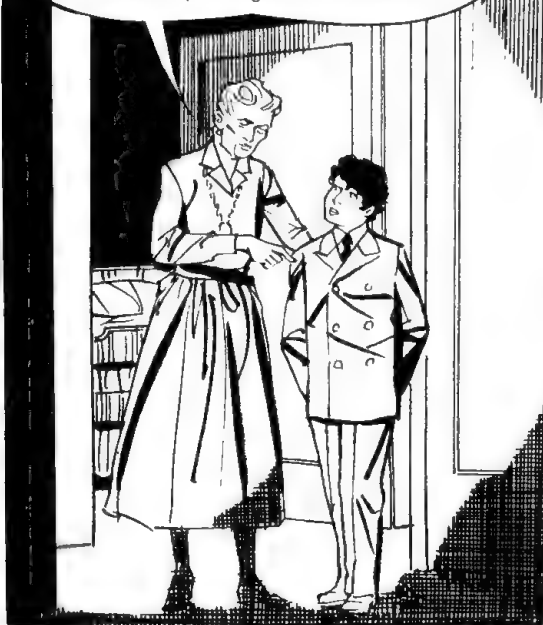




« Elle me fit répéter la leçon, me corrigea quand je me trompais, et enfin, elle s'est déclarée satisfaite ».

Bon, maintenant, tu sortiras sur le palier, tu refermeras à clef, et tu mettras la clef dans ta poche, pour que Brigitte ne la voie pas. Ensuite, tu sonneras et tu attendras que Brigitte vienne t'ouvrir.

Tu as bien compris ? A partir de maintenant, je ne te parlerai plus ! Il te faudra agir tout seul, comme un homme. Allons, va. Voici la clef. Tu me la rendras tout à l'heure.



« Je suis sorti. Et puis, un peu ému, j'ai sonné, longtemps ».

Tiens, c'est M. Yves. Je croyais que vous deviez arriver seulement demain. Où est madame votre grand-mère ?

Je suis venu seul.



Ah ! Entrez donc, M. Yves. C'est votre maman qui va être heureuse ! Vous n'avez pas de valise ? Vous avez grossi. Alors, ces vacances ?



« J'ai bavardé avec Brigitte quelque temps, puis on a sonné. C'était un client qui demandait un rendez-vous. J'en ai profité pour aller rendre la clef à grand-mère ».



Chut! ...



« Je suis revenu à la cuisine et j'ai aidé Brigitte. Maman est arrivée. Elle a paru stupéfaite de me voir ».



« J'ai menti sans rougir ».

Je trouve cela très amusant. C'est la première fois que je trame un complot avec quelqu'un.

Tu parais bien portant !
Ton père sera heureux de te voir en si bonne forme.



123



« Il m'a serré un peu trop fort, comme l'autre fois, et j'ai dû subir son baiser visqueux ».



« J'ai récité ma leçon avec hardiesse ».

Ah, bon ! Tu es venu sans ta grand-mère ? Eh bien, on se passera d'elle.

Voyons, François !



« Pendant le repas, mon "père" a parlé de sa clientèle ; maman a parlé du coût de la vie, il ne m'a pas adressé la parole, mais... »



« Après le dessert, j'ai demandé la permission d'aller me reposer sur mon lit ».

C'est mauvais de faire la sieste à ton âge.

Laisse-le faire. Il est bien assez grand pour savoir s'il est fatigué ou non.



« Je suis allé dans ma chambre. J'ai fermé la porte. Je n'ose pas aller à côté voir grand-mère ».

Je n'entends aucun bruit. Est-ce qu'elle dort ?



« Finalement... »



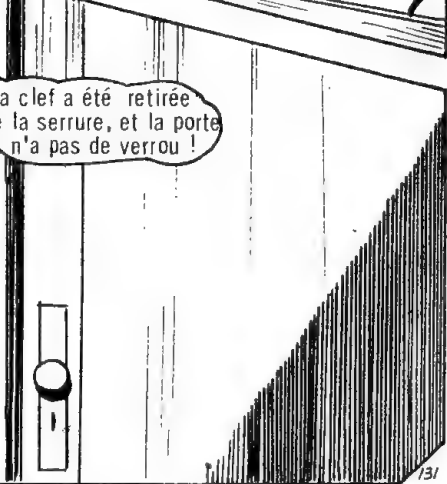
« Elle m'a intimé le silence ».



« Je me suis allongé sur mon lit, puis je me suis levé pour fermer à clef, pris d'une crainte inexprimable ».



La clef a été retirée de la serrure, et la porte n'a pas de verrou !



« J'ai commencé anxieusement mon attente ».



« Les heures se sont écoulées. Vers trois heures, je me suis levé ».

Il n'est pas venu !

Chut ! ... patience !
Recouche-toi !



« A quatre heures, j'ai entendu du bruit. Mon cœur s'est mis à battre. J'entends le bruit d'une respiration. Je sens un regard fixé sur moi ».

Qu'est-ce qu'il fait ?



« Inquiet, j'ai ouvert les yeux brusquement ».

Ah ! Maman !

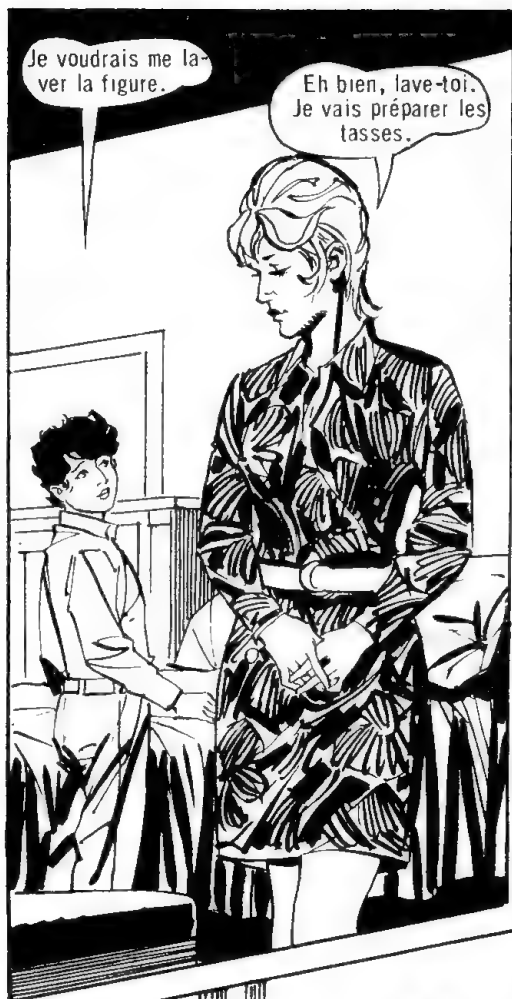
Tu rêvais ? Je t'ai ré-
veillée ? Pourtant je n'ai
pas fait beaucoup de
bruit... Comment se fait-
il que tu fasses une
sieste si longue ?

Tu avais mis le fauteuil
devant la porte ? Tu avais peur
des voleurs ? Toujours aussi
peureux ?

Tu n'es pas
malade ?

Oh non, maman

Alors, viens. Nous goû-
terons ensemble. Brigitte a
fait du chocolat. On sent
l'odeur d'ici.



« Je suis allé goûter avec maman ».

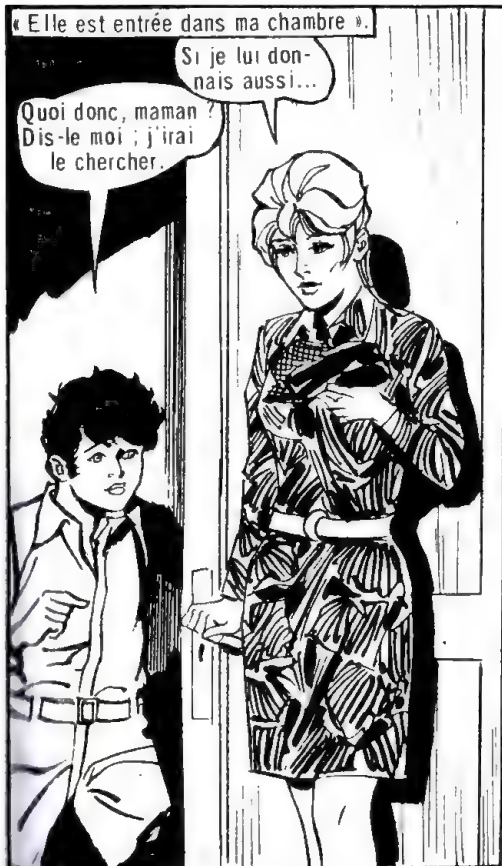
Brigitte, je vais vous faire
cadeau de mon chapeau de l'an
passé. Je vais le chercher dans
l'alcôve de la chambre d'Yves.



Je vais le chercher
moi-même.

Mais non, tu ne
sais pas...





« Après le dîner, j'ai manifesté le désir d'aller me coucher ».

Cet enfant m'inquiète.
Il ne pense qu'à dormir.

Les vacances ne lui
valent rien, ça le fatigue.
Va dormir, mon enfant.

Ce ton câlin
me hérisse.

« J'ai mis un baiser glacé sur la joue
du docteur. Il en a profité pour me tordre
le petit doigt ».

Je ne tarderai pas à me
coucher. Moi aussi, je me
sens lasse. C'est drôle !
... Ordinairement, je n'ai
jamais sommeil avant
onze heures.



« Neuf heures ont sonné. Je me suis déshabillé, puis j'ai roulé de nouveau le fauteuil contre la porte. L'attente me rend fébrile ».



« J'ai dû sombrer dans le sommeil, car je me suis éveillé en sursaut. Je n'ai rien vu. Mais j'ai deviné "sa" présence ».

Qui est là ?



« Un chuchotement à mon oreille ».

Ha ha ha !! ... Tu le sais bien qui je suis... Je suis "ton cher papa". Tu sais, Bourniche...



« L'horreur me rend muet. Mon entendement vacille. Bourniche parle d'une voix plus forte ».

J'ai drogué ta mère. Elle dort. Brigitte loge au second. Nous sommes pratiquement seuls. J'ai fermé ta porte à clef, avec MA clef. Il est minuit, l'heure du crime. Tu as peur ?

Non, je n'ai pas peur.





« Il a allumé l'électricité ».

Tu dis que tu n'as pas peur ?
Pourtant, tu es tout pâle.





« A ce moment, j'ai entendu un bruit sourd dans l'alcôve ».

Est-ce que grand-mère a laissé
tomber quelque chose ?

Pour l'empêcher
d'aller ouvrir la porte, j'ai em-
ployé une ruse ».

Maman,
c'est toi ?...

« Il est
allé voir ».

Fausse alerte.



Revenons-en à ce fau-
teuil. Tu avais peur ?

Non, je n'avais pas peur.
Je l'ai poussé parce que ça
m'a fait plaisir.

« Il a eu l'air désorienté par ma résistance inat-
tendue ».

Oh ! Oh ! En voilà un ton ! Tu es devenu bien
hardi pendant tes vacances ! Qu'est-ce que tu
as fait là-bas pendant tout ce mois ?

Je me suis promené au grand air, j'ai
bien dormi et j'ai oublié les "choses"
d'ici.



Quelles choses ?

Vous le savez bien.

Tiens, tu me dis "vous"
maintenant ? Pourquoi ?

Pour rien.





Vous n'avez pas le droit
de me battre !

Cesse immédiatement d'em-
ployer ce ton, ou je t'étrangle,
foi de Bourniche !

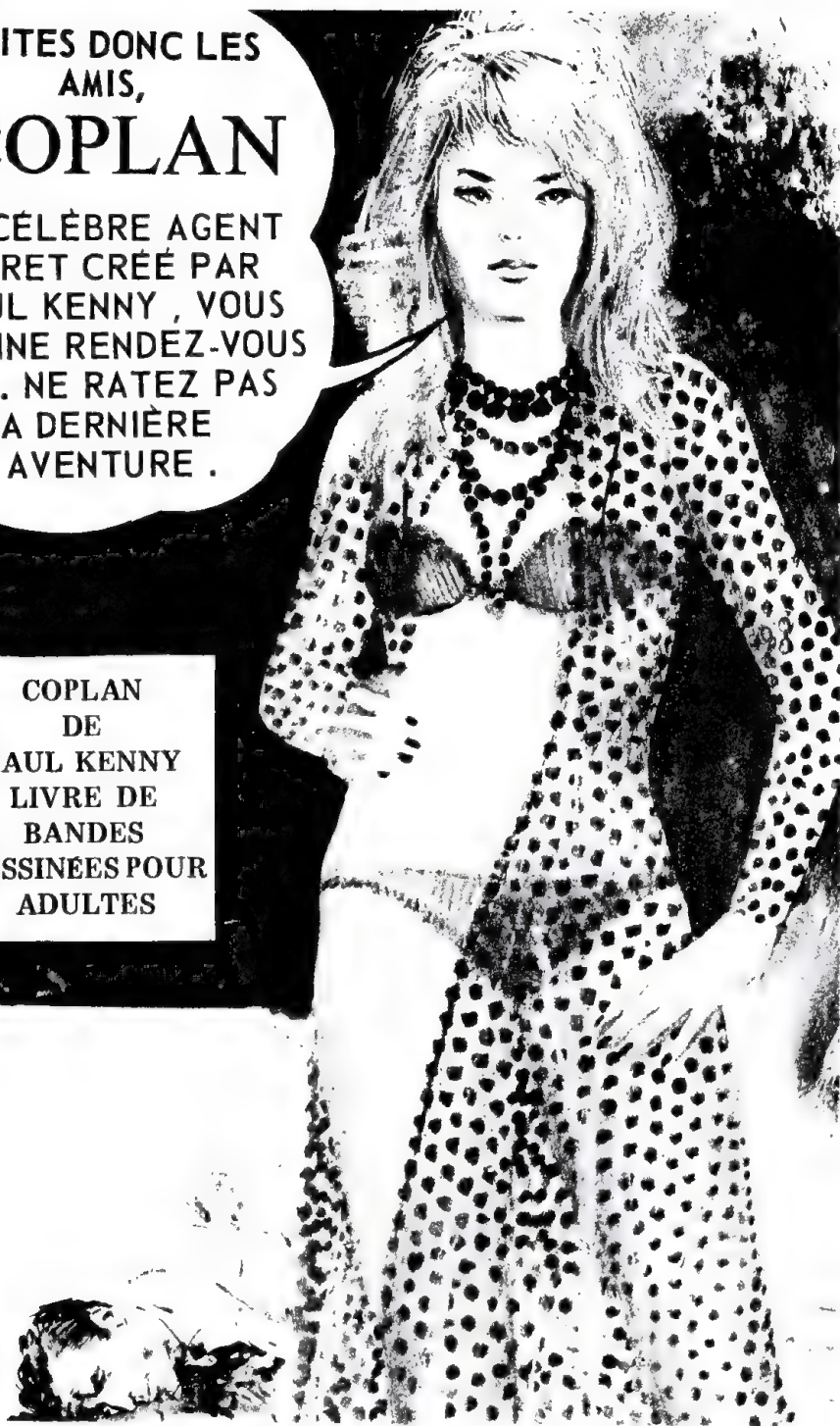
Ce n'est pas vrai. Vous n'êtes
pas Bourniche. Ça ne prend
plus !

Je ne suis pas Bourni-
che ? Et qui suis-je ?

DITES DONC LES
AMIS,
COPLAN

LE CÉLÈBRE AGENT
SECRET CRÉÉ PAR
PAUL KENNY, VOUS
DONNE RENDEZ-VOUS
... NE RATEZ PAS
SA DERNIÈRE
AVENTURE.

COPLAN
DE
PAUL KENNY
LIVRE DE
BANDES
DESSINÉES POUR
ADULTES





« Je poursuis, impitoyable ».

Grand-mère vous déteste, et elle veut vous tuer. Et je dirai à maman que vous êtes un méchant homme, pire que Bourniche, l'assassin, et je m'enfuirai avec elle, loin de vous, comme elle a fait avec mon vrai père. Moi aussi, je vous déteste pour tout ce que vous m'avez fait. Mais maintenant, je n'ai plus peur de vous.

Non, je n'ai pas peur de vous, non...

Aaaah ! ...

Tu oses me braver, petite canaille ? C'en est trop ! Cette fois, tu y passeras, dussé-je finir ma vie sur l'échafaud ! Tu es mon cauchemar vivant et la croix que je porte. Meurs donc, pour me délivrer !

Au secours !





« Il s'est redressé ».



« Elle a tiré deux fois ».



150



« Elle a mis l'arme dans son sac ».

Non, pas de cravate, pas de souliers.
Garde tes pantoufles. Nous n'allons
pas loin.

Où allons-nous ?

Tu verras.



« Avant de sortir, j'ai jeté un coup
d'œil sur le corps de mon parâtre ».



152

« Dans le corridor, nous avons rencontré Brigitte, agitée ».

Qu'est-ce qui se passe ? J'ai
entendu des bruits de porte qui
battent.



Ce sont des coups de
revolver. Essayez de réveiller votre maîtresse
que son mari a droguée avec un somnifère. Dites-
lui que j'ai tué Monsieur qui voulait étrangler
mon petit-fils. Le corps est dans la chambre du
petit. Mais ne touchez à rien avant l'arrivée
de la police.



« Jamais je n'ai vu une personne aussi étonnée ».

« Dehors... »

Où allons-nous ?

Au commissariat.
C'est à cinq minutes d'ici.
J'espère que ce sera ou-
vert. Il est une heure du
matin.



« Nous voici arrivés ».

Je voudrais parler à
M. le Commissaire. C'est
pour un crime.

Un crime ?

Qui l'a commis,
ce crime ?

Moi.

Où ?

Chez ma fille,
tout près d'ici. J'ai
tué son mari qui vou-
lait étrangler mon petit-
fils que voici.



« J'ai attendu un long moment. Puis l'inspecteur est venu me chercher ».

Dis-moi ce qui est arrivé.

Grand-mère ne vous l'a pas dit ?

Si, mais je veux l'entendre une seconde fois.



« Je lui ai alors raconté tout ce qui s'était passé pendant la nuit ».

Tu savais que ta grand-mère était là ?

Oui.









« J'ai trouvé la maison pleine de gens de police. Dans la chambre, l'un des détectives m'a obligé à lui raconter de nouveau toute l'histoire ».



« Enfin, j'ai découvert maman. Longtemps, j'ai lutté contre la tentation de garder, jalousement, le médaillon, que je sens, chaud, protecteur, sur ma gorge ».





« J'ai passé la chaînette autour de son cou. Puis, heureux, épuisé, je me suis blotti dans ses bras comme dans un nid ».



« J'ai fait semblant de dormir, pour qu'elle n'enlève pas son baiser. Puis, le sommeil est venu ».



« Lorsque je me suis réveillé, ma première pensée a été pour grand-mère qui est en prison. Puis... »

Le sorcier du village a dit que la mémoire me reviendrait quand mon parâtre viendra à mourir. Or, j'ai beau m'efforcer, je ne me souviens de rien AVANT mon rêve, tandis que celui-ci reste aussi net qu'autrefois.



Comment ? Maman me l'a rendu ? Qu'est-ce que ça veut dire ?



« Je suis allé interroger Brigitte »,

Où est maman ?

Votre mère est allée à la clinique voir comment se porte votre papa.



Ah ah !! Quelle blague !
Il est mort !

Monsieur n'est pas mort, mon petit monsieur.
Votre grand-mère l'a raté une première fois et
la seconde balle lui a tracé un sillon au-des-
sus du crâne. On craint des complications,
comme ça fait trois fois qu'il reçoit des bles-
sures à la tête. On espère pourtant le
sauver.

« L'angoisse, de nouveau, de ses doigts
de fer, a étreint mon cœur ».

Pas mort ?...
Pas mort ?

« Par la suite, maman essaya de me faire croi-
re que ma grand-mère était une radoteuse ».

Voyons, mon chéri, tu sais bien que ton père
t'adore et qu'il a toujours essayé de te gué-
rir de ton état nerveux en employant l'ho-
méopathie, pour ton bien.



« Puis, j'eus une véritable crise de nerfs ».



« Ces débats de conscience, altèrent ma santé. Je fus obligé de garder le lit pendant un mois ».

Je suis formel, plus d'interrogatoires pour lui, sous peine de complications graves.

« En octobre, je pus me lever. Je revins au lycée. La vie reprit son cours normal. Du jugement en cours d'assises, je n'ai rien su que par le journal, car maman prétendait me tenir à l'écart de l'affaire ».

Ah ! Mon parâtre est rétabli,
il va comparaître à la barre.



« Mon parâtre témoigna dans le sens que l'on devine ».

Je vous ai décrit les maladies mentales de mon fils.
C'est un enfant à l'imagination délirante, en proie à l'insomnie et aux rêves. Il perd aussi la mémoire.



« Enfin, il fit de moi un pauvre incurable aux paroles duquel il ne fallait pas accorder la moindre créance ».

J'ai employé pour le guérir des méthodes homéopathiques. Mais je n'ai pas drogué ma femme ni voulu étrangler mon fils. Ma belle-mère n'a rien compris à la scène qui s'est déroulée devant elle. Il s'agissait d'un test médical.



Je jure qu'Yves est mon fils légitime, mon enfant chéri et la version de ma belle-mère est faribole. Pourtant, je demande au tribunal de ne pas condamner la mère de mon épouse, cette grand-mère abusive dont le principal tort est de haïr sans raisons valables son gendre.



« Après avoir ainsi déposé, il retourna, paraît-il, à la clinique ».

J'en suis bien aise.
J'aurais été terrorisé de le
voir revenir au logis.

« Je poursuivis
la lecture du jour-
nal ».

Grand-mère se serait mise
dans une situation "cornélien-
ne". Ecartelée entre le besoin
de dire ce qu'elle croit être la
vérité et l'amour qu'elle porte
à sa fille, elle ne peut se dé-
fendre qu'en disant du mal de
celle-ci.



« A l'instruction, grand-mère avait menacé de produire des lettres, à elle adressées autrefois par la fugitive. Mais dans la salle des séances, elle recula devant le scandale ».



« Néanmoins, le réquisitoire du Ministère Public fut très modéré ».

Le cas de cette grand-mère radoteuse et de cet enfant malade du cerveau, relève plus de l'asile que de la prison.

« Le plaidoyer de notre avocat fut brillant ».

Je proclame la légitime défense. Pensez aux sévices dont un enfant malheureux a été la victime, de la part d'un père dénaturé.





« Après sa déposition, on avait dû emmener M. Gent ».

Et ce ne sont pas seulement des blessures qui le minent. Mais il a vu ses ignominies de bourreau d'enfant et de mari bafoué étalées au grand jour. C'est surtout ça qui le tue. Sa santé est définitivement compromise ; sa carrière aussi est brisée. Il mourra là-bas. Il ne viendra plus t'embêter, mon petit.

« Grand-mère est retournée dans son village. Je l'ai embrassée en pleurant. Et je suis resté seul avec maman et Brigitte ».



« Quelques jours après, maman m'avait laissé seul à la maison. C'était le jour de congé de Brigitte. Soudain, la sonnette du vestibule retentit ».

Neuf heures ! Maman revient plus tôt que prévu.



« Je me précipitai pour ouvrir, et... »

« Mon esprit fonctionna à toute allure ».

Il a trompé la surveillance des gens qui le soignent. Il est revenu pour me persécuter. Savait-il à l'avance, que je serais seul ?



« Il fit un pas en avant, prêt à fondre sur moi ».



« Je parvins à m'enfuir ».



« Je m'enfermai à clef dans le salon. Il essaya d'ouvrir, puis d'enfoncer la porte ».

Allez vous-en, ou j'appelle la police !

Ha ha ha ! ...

Vlan !



175

« Il ne parvint pas à enfoncer la porte. Il s'éloigna pour chercher un outil, sans doute. M'armant de courage, je résolus de me sauver ».

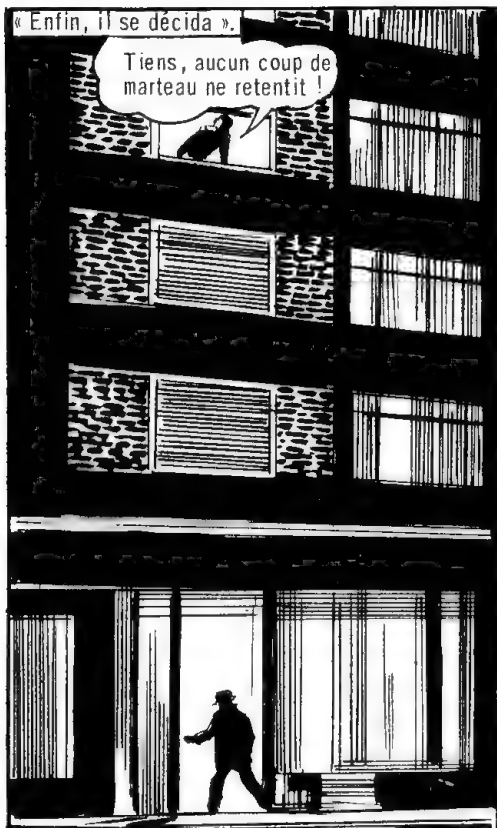
La porte d'entrée est fermée à clef !
Et la clef a disparu. Il l'a confisquée !

« J'eus le
temps de reve-
nir au salon ».

« Cette constatation accrût
ma terreur ».

Aaaah !!





« Enfin, j'entendis plusieurs coups fracassants qui venaient du fond du couloir ».



« Une voix de femme me répondit ».

Vous l'avez arrêté ? Il faut
l'attacher avec des cordes,
avertir la police.

Vous pouvez venir, mon
petit monsieur. Nous sommes
là. Vous ne risquez rien.

« J'ouvris en tremblant. Le
spectacle dont je fus témoin
me cloua sur place ».





« Cette ronde dura longtemps, puis l'homme vacilla. Il trébucha : sa tête heurta le coin d'une tablette de marbre ».



« Bientôt, la concierge revint avec le docteur ».

Il est mort.
Vilaine blessure.



« Le médecin demanda ce qui s'était passé.
J'expliquai d'une voix tremblante ce qui
était arrivé ».

Je vois.





La crise se termine ordinairement par des contractions musculaires, rarement par la mort. Au réveil, le malade a perdu tout souvenir de ce qui lui est arrivé.

Et par quoi est provoquée cette maladie ?



Elle peut apparaître à la suite d'un coup reçu sur la tête, ou être consécutive à une inflammation cérébrale. On l'a trépané, n'est-ce pas ?

Oui, monsieur. Une fois à la suite d'une tumeur au cerveau. Une autre fois il a été scalpé par le marchepied d'un train, enfin, dernièrement, il a eu le crâne labouré par une balle. Et avant ça, il était somnambule.

Je vois.



185

« Après, il y eut un kaleïdoscope confus dans ma cervelle troublée ».



« Après cela, l'enterrement ».



« Plus tard, nos beaux meubles vendus, Brigitte congédiée. Maman ruinée qui alla s'installer chez grand-mère. Et moi qui devint interne au lycée ».

186

« Depuis la mort de mon parâtre, LA MÉMOIRE M'EST REVENUE, mais pas d'un seul coup. Les événements ont surgi tout à tour devant mes yeux comme les images d'un livre ».



« Et maintenant, je me rappelle mon passé avec netteté. Je puise à pleines mains dans mes souvenirs, comme un avaré qui remue à grandes brassées extasiées son amas de pièces d'or et de pierres précieuses ».



« Mon fameux rêve s'est mis docilement à l'arrière-plan, à la place où se relèguent ordinairement les rêves, là où le plus souvent on les oublie ».



« Pourtant, je sais que ce rêve m'a marqué pour la vie. Parfois, le soir, avant de m'endormir... »

Oh, je sens le rêve qui s'éveille, comme un être moribond qui veut revenir à la vie.



« Malgré tous les efforts que je fais pour le chasser, le rêve s'impose à ma conscience, grandit, accapare d'abord mon cerveau. Ensuite, il imisce ses appendices tentaculaires dans mon cœur, dans mes muscles, dans tout mon corps. Bientôt, triomphant, il s'installe en moi tout entier ».



« Je le sens, je le vois, qui me dévore de l'intérieur, étalé comme une bête de cauchemar, dans son horreur vivante ».

FIN

ANNÉE ZÉRO, APRÈS LE
GRAND CATACLYSME. UN
MONDE HOSTILE ENTOURE
KAMANDI, LE DERNIER
GARÇON DE LA TERRE.

ANNÉE ZÉRO



ANNÉE ZÉRO... UNE SÉRIE
D'ALBUMS EN COULEURS
QUI ENTROUVRE UNE
FENÊTRE SUR L'AVENIR !

EN VENTE PARTOUT



CAPTAIN AMERICA

ET

SPIDER-MAN



Artima
COLOR
Marvel

GEANT

ACTUELLEMENT EN VENTE

Un futur classique de la bande dessinée !
A L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM
CAPTAIN AMERICA, Artima
édite UN EXTRAORDINAIRE ALBUM grand
format réunissant DEUX des plus fameux
SUPER-HÉROS MARVEL